

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 52

Artikel: Une cour d'amour au XIXme siècle
Autor: Bruno, Camille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253300>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 52

Supplément du Dimanche 27 Décembre

1903

Une Cour d'amour au XIX^{me} siècle

(Suite et fin)

Le charpentier se sent tout drôle. Il lui vient des mots bizarrement arrangés dont la résonnance lui mouille les yeux. Il croit que les choses ont des âmes qui sont amies de la sienne. Il n'entend pas les camarades qui l'invitent à boire. Il pense aux temps anciens où les fées venaient vous frôler les doigts de leur écharpe. Il évoque les châtelaines au col de cygne, les enchanteurs, les nains bienveillants qui hantaient l'écorce des arbres; il parle haut sans le savoir, et ceux qui l'écoutent disent qu'il a reçu le don des vers.

Et puis on l'entretient d'une grande fête où les fébriles vont tous aller. Il ne sait pourquoi il y rêve. La gloire ne le tente pas. Qu'en ferait-il? Vainqueur ou non, charpentier comme devant, il épousera la fille au calfat, Prospérine, une belle rougeaude qu'il n'a pas regardée deux fois, et, faisant deux parts de sa vie, il continuera ses entrevues furtives avec les néréides et les hamadryades. N'importe, quelque chose le pousse. Il cède à sa fantaisie, il voyage, il arrive. Il promène lentement sur toutes choses son doux regard surpris, emmagasineur d'images qui peupleront désormais sa pensée. On le pilote, on l'installe. Il s'oublie à écouter les autres et voilà que son tour est venu, et qu'il lui faut entrer en lice.

Tout simplement, avec l'accent voilé d'un homme qui rêve, il dit sa poésie agreste. Cela ne commence ni ne finit. C'est l'épanchement d'une coupe trop pleine d'où le nectar tombe goutte à goutte avec tranquillité. C'est la naïve causerie d'une créature pensante avec la création bienveillante. Ce n'est rien, et cela met des larmes aux yeux de tous, et quand Marius a fini, nul ne bat des mains de peur que le songe ne s'envole.

Alix de Bernatelli demeure penchée au bord de sa loge. Ignorante de ce qu'ils valent, elle n'a pas jugé ces accents berceurs. Elle les a subis avec le ravisse-

ment d'une âme neuve et pure. Elle les a bus comme l'eau des sources, aspirés comme la brise des montagnes. Avec un geste de recueillement sacré, elle penche la tête sur ses mains jointes. Elle se sent heureuse, et en bénit Dieu.

Tout à coup la foule sort de son extase par des trépignements forcenés. Des voix énergiques réclament pour le dernier venu la récompense suprême. On veut le couronner sans jugement, sur l'heure, et les gens raisonnables ont fort à faire pour qu'on laisse circuler les urnes. Le dépouillement s'opère avec fièvre, enfin on sait le résultat et, c'est bien celui qu'on voulait: Marius Roucal est lauréat de la cour d'amour.

Assourdi par de frénétiques clameurs, pressé par une foule enthousiaste qui s'étouffe presque en ses embrassements, le charpentier se fraie un chemin jusqu'à l'estrade. Les yeux baissés il écoute le compliment d'usage, et répond en balbutiant, le plus honnêtement qu'il peut. On l'applaudit encore, et le doyen des juges, un monsieur très décoré qui sourit sous ses lunettes, lui remet la palme d'honneur pour en gratifier la plus belle.

— Allez! dit-il. Grâce aux muses, vous voici l'égal des rois; choisissez une reine d'amour et de beauté.

A ces paroles l'humble artisan ressent une violente commotion d'orgueil. Ses yeux font le tour de l'Assemblée, et plus d'une belle palpète dans l'espoir d'être choisie.

Un éblouissement le fait chanceler. Oui, la voilà; c'est bien elle, il a reconnu la vision coutumière. La voilà, la châtelaine, la fée, la muse vivante à laquelle il doit rêver toujours. Voilà l'idéal adoré qui lui sourira dans sa prose. Voilà celle qui, pour toute la vie, a pris son âme dans un regard.

Le monde a disparu. Dans cette foule où tant de coups d'œil le sollicitent, il ne voit plus que la jeune

filles au vêtement d'azur, au chapeau de fleurs. Lentement il va droit vers elle, et mettant un genou en terre, lui tend le rameau triomphal.

Troublée de tant d'honneur, elle baisse un front rougissant, et sa main demeure immobile. Mais son père et sa mère l'encouragent. Cédant à leurs vœux, elle se lève et fait un pas vers le jeune homme prosterné. Elle sait le cérémonial, et son cœur connaît les droits du vainqueur, et son cœur bat dans sa chaste poitrine avec une violence qui l'étonne.

Comme autrefois Marguerite d'Ecosse combla d'orgueil Alain Chartier, Alix de Bernatelli, la descendante des preux, doit combler Marius Roucal, l'enfant du peuple, le divin poète, l'enchanteur des foules assemblées. Elle se penche vers lui. Sa bouche de patricienne effleure le visage bruni du paysan. A ce contact un nuage de pourpre s'étend sur la joue virginale, et la face de Marius devient pâle comme celle d'un homme qui va mourir.

La foule éclate en bravos. Alix se relève et disparaît

au fond de sa loge. Marius toujours à genoux, suit des yeux la vision qui s'en va...

Les fanfares se mêlent aux cris. On se pousse, on se rue. Les jeunes gens entourent Marius, les jeunes filles s'emparent d'Alix. Un flot mouvant les entraîne chacun par une porte... et c'est fini. Jamais plus ils ne se reverront.

Ce soir, au banquet, au lieu de couronner la reine, tous boiront à l'absente, à la douce fille dont la pudeur se refuse aux honneurs publics, et lui, pensif, il regarda sans rien dire le grand fauteuil inoccupé... Puis le lendemain il retournera vers Toulon, vers les navires troués, vers le bois de pins, vers Prospérine, la fille au calfat, et la jeune Alix reprendra sous l'œil de ses parents sa paisible vie de châtelaine.

Jamais ils ne se reverront. Mais quand il sera courbé comme un vieil orme et qu'elle aura de la neige sur la tête, au nom l'un de l'autre on les verra pâlir et rougir, comme si leur baiser datait d'hier.

Camille BRUNO.

Le Début de Frédéric

I

A la Comédie-Française... neuf heures: le rideau allait se lever sur le « Gendre de M. Poirier ». Dans la salle, le ban et l'arrière-ban des critiques dramatiques, ces tigres en gilets blancs, convoqués ce soir-là pour le début, dans le rôle du marquis de Presles, Nanteuil, élève de Delaunay, premier prix de comédie au dernier concours du Conservatoire.

Il n'avait guère envie de rire, ce pauvre Nanteuil, un beau et grand garçon de vingt-cinq ans, à l'œil clair et à la moustache blonde, attendant anxieux, dans les coulisses, le moment d'affronter la plus redoutable des épreuves... C'est en vain qu'il cherchait à rester maître de lui-même, à dominer ce formidable « trac », qu'il sentait sourdre sous sa mamelle gauche. Et puis, il aurait été bien heureux de voir dans la salle ses parents, d'honnêtes merciers de la rue Lepic, lesquels avaient peiné toute leur vie pour arriver à lire un jour, sur l'affiche chamois de la maison de Molière, le nom du « petit » en lettres grosses comme ça!

Hélas! la maman Nanteuil était au lit depuis six semaines, malade d'épuisement, et le père Nanteuil, sur les supplications de son garçon, était resté auprès d'elle. Il avait été convenu que des télégrammes réciproques informant la maman de la marche de la représentation, et le fils de la santé de la mère, seraient échangés dans la soirée. Il aurait été si content, l'élève de Delaunay, de savoir la digne femme mieux portante, et, au retour, de pouvoir lui payer d'un gros baiser tous les sacrifices vaillamment acceptés, en lui apportant l'hommage de sa gloire naissante.

Les trois coups traditionnels étaient frappés, et le rideau se levait avec la majestueuse lenteur habituelle à la Comédie. La première scène de l'œuvre, très courte comme on le sait, était entamée; le débutant, appuyé contre un portant, attendait son tour, quand l'avertisseur jeta ces mots: « En scène, monsieur Nanteuil! » et Gaston de Presles fit son entrée.

Un murmure de bon aloi courut dans la salle: il était très bien, ce garçon à physionomie sympathique, correctement sanglé dans la redingote du bon

faiseur. Il sentait son gentilhomme d'une lieue, ayant à revendre de l'élégance et de la tournure. Un léger tremblement dans la voix trahissait, seul, son émotion. Il joua honorablement sa scène avec Montmeyran, et se retira, cédant la place à Poirier et à Verdet, ces deux types immortels, si finement dessinés par le crayon du grand Augier.

Nanteuil rentrait dans la coulisse quand on lui remit une dépêche: « Mère levée... va très bien... a mangé deux œufs »; le brave garçon poussa un soupir de satisfaction, son « trac » disparut, laissant le champ libre à son aisance de comédien de race, et c'est avec un brio irrésistible qu'il se gaussa du bonhomme Poirier, amateur de tableaux. Impossible de détailler avec plus de finesse les spirituelles boutades du gentilhomme en belle humeur; les critiques, eux-mêmes, échangeaient des observations tout à l'avantage du marquis de Presles, quand le rideau baissa.

Deuxième dépêche: « Mère continue à aller mieux... t'embrassera tout à l'heure », à quoi Nanteuil répondit: « Tout ira bien ». Le fait que tout alla bien, et que le débutant, le cœur tranquillisé, put donner largement toute sa mesure. Le reste de la représentation ne fut pour lui qu'une série d'ovations bien méritées; la Comédie venait de faire dans ce jeune homme une recrue peu ordinaire. Ce public des premières, pourtant si difficile, était maintenant empoigné par la verve de ce beau garçon, et, quand de Presles, furieux des ambitions nobiliaires du bonhomme Poirier, lança à son ami Montmeyran la fameuse apostrophe:

— « Arrive donc! Hector, arrive donc! sais-tu pour quoi Jean-Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? Sais-tu pourquoi François Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de la Rochelle? Pourquoi Louis-Gaston de Presles s'est fait sauter à la Hogue? Pourquoi Philippe-Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron! » Les applaudissements partirent tout seuls, du cintre aux fauteuils d'orchestre.

La partie était gagnée, et Nanteuil marchant comme